

Éliane Pamart

Les solitudes de l'amour *

Cet amour qui veut faire « Un » tout, ne faisant que faire surgir la jouissance de « chac-Un », conduirait-il à une ségrégation des sexes ? Nous verrons avec Freud et Lacan comment envisager la question.

Pour illustrer notre propos, « la ségrégation des sexes », voici en préambule une ségrégation repérée par le signifiant. En effet, « connaissez-vous la différence entre les hommes et les femmes ? Les hommes ont des cerveaux et les femmes des cervelles ! » Il s'agit d'une réplique du film *La Guerre des boutons* réalisé par Yves Robert en 1962, où un petit sujet qui revendique son entrée dans la bande qu'il s'est choisie, répond à une question sur la différence des sexes lors de son examen d'admission. Bien sûr, dans sa réponse, ce jeune enfant, par ignorance ou par pudeur, ou bien encore, compte tenu de son âge, par amnésie de la différence sexuelle, cherche une autre réponse que celle qui l'amènerait à nommer la dimension imaginaire de l'avoir ou pas du pénis.

Notons que sa réponse, jugée acceptable, lui donne un accès direct au groupe, qui lui confère l'assurance de sa virilité, d'une identité sexuée acquise par ce parcours initiatique. Cela implique sa confrontation à de multiples aventures, qui se soldent par sa réplique bien connue : « Si j'avais su, j'aurais pas venu. » Je rappelle au passage que l'insulte qui déclenche les hostilités entre les deux bandes rivales n'est autre que celle de « couille molle ». « L'insulte [...] ne touche au réel qu'à perdre toute signification ¹ », écrit Lacan.

Le phallus est donc au centre du discours des ségrégations, donnant à chaque sujet matière à être par le dire, passant du réel de l'organisme au signifiant phallique : primat du phallus nous dit Freud, signifiant sans pair dit Lacan. « L'homme, une femme, ce ne sont que des signifiants. C'est de là, du dire en tant qu'incarnation distincte du sexe, qu'ils prennent leur fonction ². »

Ainsi, la binarité sexuelle est établie dans le discours issu du *pater familias* qui se réfère à la norme phallique, ordonnant la marche à suivre

pour chacun des sexes dans son lien social. Je rappelle que ce film est issu du roman homonyme de Louis Pergaud écrit en 1913, et donc contemporain de la découverte freudienne. Il faudra attendre 1923 pour que Freud écrive noir sur blanc : « [...] pour les deux sexes, [...] l'organe mâle joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus* ³. »

Dans le film, on voit que si l'insulte suprême (déjà citée) déclenche les hostilités, en revanche c'est l'identification à un S1 qui mène la bande aux combats, « l'honneur c'est important » dit l'un des chefs, notamment quand il suggère d'aller aux combats dans leur plus grande nudité, provoquant la débandade du camp adverse. Si la jouissance phallique consiste à s'appropriier les biens de l'autre, ici représentés par l'objet métonymique des boutons, *a*, prélevés sur les vêtements des protagonistes, elle inflige le dés-honneur de perdre le pantalon et, de surcroît, assure à chaque combattant une raclée des parents.

L'honneur est un signifiant maître certes désuet au regard du discours capitaliste, mais qui a toujours convoqué le ralliement des masses, le S1 des discours guerriers, quel qu'il soit, justifiant les exactions sur ceux qui refusent le combat ou bien ceux ou celles qui refusent de partager la haine. En 1945, on rasait des femmes sur la place publique. Aujourd'hui encore, le viol des femmes de l'ennemi reste l'arme la plus usitée lorsqu'un groupe armé décide d'envahir son voisin.

On mesure ici comment du phallus on passe au signifiant maître, comment l'abus de pouvoir glisse à l'abus du sexe, comment le champ social avec ses Uns signifiants abrase le champ clos de l'intime, comment le sujet y est réduit à un objet, lorsque les discours ségrégatifs déchaînent les pulsions. On peut lire dans *Malaise dans la civilisation* : « L'homme est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. » Plus loin, Freud ajoute : « Par suite de cette hostilité primaire qui dresse les hommes les uns contre les autres, la société civilisée est constamment menacée de ruine ⁴. »

Actuellement, les femmes s'élèvent contre les abus et le harcèlement sexuel, exigeant légitimement le respect de leur corps et de leur vie, intégrant ces nouvelles normes dans le discours. L'honneur se féminiserait-il ?

Toutefois, si l'égalité des droits est justifiée, si on peut légiférer sur le changement de sexe des sujets, il n'en reste pas moins que c'est bien le manque phallique qui rend une femme objet du désir sexuel d'un homme, précisément du fait de sa différence. Le discours analytique semble bien être le

seul actuellement à maintenir comme universelle cette différence entre les sexes. Avec la psychanalyse, Freud a introduit la castration dans la formation du désir à partir de son complexe d'Œdipe. Avec son tableau de la sexuation, Lacan écrit ce qu'il en est du lien homme/femme, au-delà de l'Œdipe.

Pour la première fois, dans *Encore* ⁵, il nomme la jouissance féminine comme une jouissance supplémentaire, qui surgit, appendue à la jouissance phallique. Si on a en mémoire le tableau de la sexuation, on note qu'à droite, côté femme, il y a deux flèches qui distinguent par leur orientation deux jouissances, l'une phallique, qui se dirige de l'autre côté du tableau, du côté de l'homme, et l'autre *pastoute* phallique, qui reste exclusivement à droite. À gauche, côté homme, il n'y a qu'une seule flèche, qui se dirige vers le *a*, c'est une jouissance toute phallique, qui passe par le signifiant.

En 1958, dans « La signification du phallus », il indiquait : « Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir ⁶. » Un homme cherche un objet complémentaire qui pourrait répondre de sa castration en se forgeant un fantasme autour de cet objet selon les signifiants qui habitent son inconscient.

Si la jouissance phallique fonctionne en symétrie de part et d'autre, elle a un signifiant pour l'écrire, Phi, alors que le signifiant de La femme n'est associé à aucun signifiant de jouissance, d'où son écriture $S(A)$ et ce qualificatif de supplémentaire que Lacan apporte dans *Encore*. Alors, comment définir cette jouissance qui ne peut se nommer ? Dans ...*Ou pire*, à la leçon du 8 mars 1972, il propose une définition qu'il emprunte à un poète (Henri Michaux). Cette jouissance féminine, autre, « elle est pure existence, entre centre et absence ». Et il explique : « Que devient quoi pour elle ? Cette seconde barre que je n'ai pu écrire qu'à la définir comme *pastoute*. Celle qui n'est pas contenue dans la fonction phallique sans pour autant être sa négation. »

Son mode de présence, nous dit-il, est entre centre et absence, « entre la fonction phallique dont elle participe, singulièrement, de ce que *l'au moins un* qui est son partenaire, dans l'amour, y renonce pour elle. Ce qui lui permet, à elle, de laisser ce par quoi elle n'en participe pas, dans l'absence qui n'est pas moins jouissance, d'être *jouissabsence* ⁷. » Ainsi, dans le tableau de la sexuation, la jouissance féminine se partage entre ces deux flèches, dont l'une vers ce centre excentrée, Phi, et l'autre vers le signifiant de l'Autre barré, c'est-à-dire ce lieu de cette *jouissabsence*.

Pour éclairer mon propos, j'évoquerai rapidement quelques figures féminines qui se distinguent par la radicalité de leur acte, qui relève du *pastout*, échappant à toute logique signifiante, et n'en constitue pas moins

cette *jouissance* dont parle joliment Lacan. La *jouissance* est une jouissance sans objet, contrairement à la jouissance phallique.

Je vais donc suivre le fil de la poésie des textes en vous présentant Médée, sur laquelle j'ai déjà travaillé. La référence à Médée est fréquente mais au texte un peu moins. Lacan s'y réfère dans « La jeunesse de Gide », qui date de 1958, donc bien avant *Encore*, à propos des lettres brûlées de Madeleine.

Il écrit : « Pourquoi ne pas voir que celle qui fut sans doute toute absorbée dans le mystère du destin qui l'unit à André Gide, se dérobe aussi sûrement à toute approche mondaine, qu'elle s'est soustraite, avec quelle fermeté de glace, à un messenger assez sûr de porter du ciel pour s'immiscer en son alcôve ⁸. » Le messenger n'est autre que Paul Claudel, l'auteur du *Partage de midi*, avec Ysé, dont on peut également souligner la radicalité. Lacan évoque l'aspect impénétrable de son acte pour se séparer de Gide et il écrit : « Le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme ⁹. » Si « cette vraie femme » ne réapparaîtra jamais dans son enseignement, en revanche, il la réintègre dans la logique du *pastout* phallique, sous l'écriture du S(A).

Médée, écrite en 431 avant J.-C., apparaît comme la pièce majeure d'Euripide, et aurait été boudée par le public et incomprise de ses contemporains. Comme tous les dramaturges grecs, Euripide puise son inspiration dans les mythes, mais son originalité l'amène à les modifier ; par exemple, il change le statut social des protagonistes, ses rois sont vêtus de haillons, il humanise les héros mythiques, et pour la première fois dans la légende fait d'une mère, Médée, la meurtrière de ses enfants, il ose ainsi s'attaquer à l'image maternelle.

Le mythe a une fonction toute particulière, où l'inconscient traverse les époques et la civilisation, « il a quelque chose d'atemporel, nous dit Lacan, [...], qui démontre certaines constances qui ne sont absolument pas soumises à l'invention subjective ¹⁰ ».

Il y a deux aspects chez Médée comme chez Madeleine. On relève la vengeance d'avoir été trahie dans leur amour par leur partenaire. Freud nous a enseigné que la perte d'amour était l'équivalent de la castration pour une femme, puisqu'elle reçoit le phallus, qu'elle n'a pas, de son partenaire. Donc leurs réponses, à l'une comme à l'autre, sont des réponses à la castration éprouvée dans leur lien d'amour. Ce qu'il faut y voir, c'est d'une part l'extrême violence de leur réponse et d'autre part le sacrifice de leur objet le plus précieux, leur avoir, gage de cette relation à leur partenaire. Ces deux éléments conjugués relèvent de l'acte radical de la *pastoute*.

Je vais pour terminer vous lire quelques passages d'Euripide ¹¹ qui viennent confirmer ce sacrifice de ses objets d'amour, car il est indéniable que Médée aime ses enfants.

Médée, au troisième épisode, déclame :

« Je pleure sur l'action qui me reste à accomplir. Les enfants [...] je vais tuer mes enfants : nul ne pourra les arracher à la mort. Et quand j'aurai bouleversé toute la maison de Jason, je quitterai cette terre, m'exilant pour le meurtre de mes fils chéris, après avoir osé le plus impie des crimes ¹². »

Au cinquième épisode, elle dit :

« Privée de vous, je mènerai une vie faite de deuil et de souffrances. Et vous, jamais plus de vos yeux chéris vous ne verrez votre mère : vous serez partis pour une autre forme de vie. Hélas ! Hélas ! Pourquoi tourner vos yeux vers moi, mes enfants ? Pourquoi me sourire de votre dernier sourire ? Ah ! Que faire ? Mon cœur défaille, femmes, quand je vois cette lueur dans le regard de mes fils. Non je ne pourrai jamais [...] j'emmènerai mes enfants loin de ce pays. À quoi bon, pour affliger leur père au prix de leur malheur, redoubler mes propres malheurs ? Non, non ! Adieu mes projets ¹³ ! »

On peut évidemment s'arrêter sur la vengeance d'une femme trahie, mais Médée va bien au-delà. Gide comparait ces lettres à « son enfant », Madeleine ne s'y est pas trompée en les brûlant.


Lacan en commentant Gide écrit : « [...] On ne songe guère en lisant ces lignes à s'interroger sur les limites du bon goût. Elles sont tout simplement atroces par la conjonction d'un deuil qui insiste à renouveler ses vœux : je l'ai aimée et je l'aime à jamais, et de la misère d'un regard dessillé sur ce que fut le sort de l'autre, et à qui ne reste plus pour s'y retenir que le ravage d'une inhumaine privation, surgi de la mémoire avec le spectre offensé de son plus tendre besoin ¹⁴. » Puis, quelques lignes plus loin, il précise : « Rien du désir qui est manqué, ne peut être pesé ni posé dans des plateaux, si ce n'est ceux de la logique. »
















On peut en déduire que s'il n'avait pas encore établi le tableau de la sexualité, la logique de l'au-delà de l'Œdipe était déjà au travail. Et cette logique renvoie à la solitude de cette jouissance qui se spécifie du sacrifice des objets, relevant du une par une pour chaque femme, même si son acte répond de la logique du *pastout*.

La jouissance du tout phallique inscrit des *varités* de jouissance qui prennent leur ancrage dans l'inconscient des parlêtres, « du Un diversifiant ¹⁵ », alors que la jouissance autre, relevant de la *pastoute*, vise le Un d'exclusion, qui la fait Autre radicalement.

On peut attendre plus de ségrégation de ces Uns diversifiés qui répondent aux commandes des S1 de circonstance, suscitant massivement un discours haineux et raciste, ne serait-ce que de manière éphémère comme en témoigne l'actualité, et qui dans l'Histoire s'est déjà avéré ravageant.

Mots-clés : La Guerre des boutons, phallus, jouissance, Gide, Médée.

* Intervention au séminaire Champ lacanien « Les ségrégations », à Paris le 29 novembre 2018.

1.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 487.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 39.
3.  S. Freud, « L'organisation sexuelle infantile », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1982, p. 114.
4.  S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1992, p. 64-65.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, leçon du 13 mai 1973.
6.  J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit.*, p. 692.
7.  J. Lacan, «...ou pire », dans *Écrits, op. cit.*, p. 121.
8.  J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 760-761.
9.  *Ibid.*, p. 761.
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1974, p. 253.
11.  Euripide-Sénèque, *Médée*, Paris, coll. Rivage poche, p. 134.
12.  É. Pamart, « Médée, de l'hystérie à la vraie "femme" », dans *Cahiers du Collège clinique de Paris*, Paris, Champ lacanien, 2003, p. 62.
13.  *Ibid.*, p. 61.
14.  J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », art. cit., p. 759.
15.  C. Soler, « L'affaire du rapport au sexe », conférence prononcée à Rennes en janvier 2018 et publiée dans le *Mensuel*, n° 123, avril 2018, p. 77.